

contradictoires – on pense aux prisons de Piranèse comme aux escaliers à quatre dimensions d'Escher. L'effet « fish-eye » aidant, on a l'impression d'être un voyeur rivé au judas de sa porte d'entrée, puis une sorte de Jonas explorant le squelette d'un cétacé frappé d'anamorphose. Szafran préférait de son côté se comparer à l'araignée qui monte et descend son fil, mais on pourrait penser aussi à Grégoire Samsa rouvrant l'œil après sa métamorphose, chez Kafka.

Rustre au grand cœur. Toujours armé de ses aquarelles et de ses pastels, Szafran se lance en parallèle dans des compositions de philodendrons, dont les feuillages semblent envahir ses ateliers en ne laissant d'espace vital qu'à Lilette, son épouse. Le rendu est si fouillé et virtuose que l'iris de notre œil éprouve un vertige devant le bleu d'iris de cette végétation, comme si Szafran orchestrait des pièges optiques pour nous rendre captifs de ses toiles. « *Le voir nous montre comment le regard pense* », assurait James Lord, ami et biographe de Giacometti et autre grand soutien du peintre, avec Henri Cartier-Bresson. Szafran n'avait donc rien d'un avant-gardiste. Il était pourtant l'archétype de ces peintres fauchés allant d'ateliers prêtés en bistrot à soiffards, issus de la seconde école de Paris, à dominante abstraite.

Il a certes intégré l'académie de la Grande-Chaumière après avoir vendu des journaux à la criée, mais c'est avant tout une fleur de pavé qui se cherche, après avoir peint des faux Wols et des faux Lansky. Et, à force de regarder les déformations que Francis Bacon inflige à ses tableaux, Szafran, ce rustre au grand cœur, cet autodidacte complexé par les connaissances de ses idoles (notamment Francis Bacon), finit par compenser son absence de culture savante par une vraie virtuosité technique.

Dans les entretiens qu'il eut en 1999 avec Jean Clair et Louis Deledicq dans son atelier de Malakoff, Sam Szafran confie : « *En tant qu'autodidacte, je me faisais des idées sur la peinture qui étaient très irréalistes (...) une idée de midinette, presque, puisque j'étais issu d'un milieu populaire.* » Délaissant les théories en cours, il préféra mettre en valeur les 1 650 nuances des pastels de la maison Roché, aujourd'hui vieille de trois siècles et qu'il contribua à sauver.

Tout aussi perfectionniste que son idole Giacometti, quoique moins autodestructeur, Szafran s'impose pour finir en authentique artiste, sous sa modestie d'artisan en voie de perfectionnement ■

« Sam Szafran. Obsessions d'un peintre », musée de l'Orangerie, Paris, jusqu'au 16 janvier 2023. Catalogue coédité par Flammarion, sous la direction de Julia Drost, avec Sophie Eloy.
Un gamin des Halles. Conversation avec Jean Clair et Louis Deledicq, de Sam Szafran (Flammarion, 118 p., 19 €).

**« En tant qu'autodidacte,
je me faisais sur la peinture
(...) une idée de midinette. »**

Sam Szafran